

SHERLOCK



Texte intégral
Par Diane Saurat Rognoni
diane@ad-vitame.fr

Nous ne nous étions pas choisis. La vie y avait pourvu pour nous.

Depuis toujours, des êtres semblables à celui-ci avaient partagé ou croisé mon existence, sans que je n'en sois décisionnaire. La nécessité de leur présence s'était imposée à moi en même temps que ce bien-être et cette joie profonde qui m'envahissaient à chaque contact. Devenue indépendante, je souhaitais renouveler l'expérience mais en étant pleinement actrice. Ma décision prise, je m'en étais ouverte à mon entourage, ne souhaitant pas passer par des filières mercantiles pour une telle rencontre. Cela ne fut pas long.

Une connaissance d'amis avait une maison de campagne dont le grenier venait d'être le théâtre de naissances clandestines. Rempli de bric et de broc depuis plusieurs générations, certains recoins étaient humainement inaccessibles, ce qui rendait le lieu particulièrement intéressant pour une mère aux abois. Seulement, peu de temps après sa délivrance, celle-ci disparut. Nul ne sut ce qu'elle était devenue ; épuisée par une grossesse multiple, heurtée par un véhicule, indifférente à sa progéniture ; personne ne la revit. Les jours passants, les petits appels se firent de plus en plus pressants, mais l'inaccessibilité du grenier était rédhibitoire. La faim fut la plus forte. C'est elle qui poussa les petits explorateurs à trouver une issue qui les amena sur la toiture de la vieille bâtisse. De là, ils furent facilement récupérés. C'était une jolie portée de sept. Ils venaient de passer une épreuve de force capitale, ayant survécu à la disparition de leur mère et s'étant ligués pour se sortir de ce mauvais pas et assurer leur subsistance. Rapidement, il fut décidé que la famille en garderait deux, il fallait trouver un foyer pour les autres. C'est alors que le réseau aida.

J'étais fébrile en cette après-midi d'août où j'allais enfin le rencontrer. J'ignorais tout de lui. On m'avait simplement dit qu'il était le premier à s'être approché et que la sélection s'était ainsi faite. Pourquoi pas ?! Il était donc sociable, curieux, intrépide. Je me pris à penser qu'il était peut-être celui qui avait guidé ses frères et sœurs vers la liberté, ayant trouvé la voie pour les mener au grand jour.

Je venais de traverser Paris de part en part, traçant une ligne plus ou moins droite entre Denfert-Rochereau et Villiers. J'empruntais les rues que je connaissais bien, les unes après les autres, le cœur battant. Je me sentais comme une fiancée d'autrefois découvrant son promis au jour de ses noces. C'était un peu ça finalement : j'allais partager ma vie avec un inconnu.

L'été à Paris se fait souvent caniculaire, poussant ses habitants, repliés sur eux-mêmes d'ordinaire, à vivre toutes fenêtres ouvertes. Je me plantais là, devant l'huis béant et croisais son regard pour la première fois. Il venait de terminer une course encore mal assurée derrière une balle de golf, presque aussi grosse que sa tête, et se retrouvait tous membres écartés, la tête inclinée sur la gauche, regardant cette silhouette inconnue se découper dans la lumière estivale. Et pour la première fois, il entendit son nom. Je n'avais pas eu besoin de le connaître pour le lui choisir, il s'était imposé à moi comme une évidence, et je le gardais bien au chaud, dans un coin de mon esprit. Le mot lâché, il ouvrit la porte de mon cœur : Sherlock.

La bienséance me retint d'enjambrer la fenêtre, et c'est civilement que je pénétrais par la porte, dans l'appartement de mes amis. Je ne leur offris, au demeurant, que peu d'attention, tant mes transports se dirigeaient tous vers cette créature minuscule.

Je m'accroupis, à faible distance, et l'appelais de nouveau, la main tendue : Sherlock ! Docilement il s'approcha, reniflant consciencieusement l'extrémité de mes doigts, comme il le ferait des milliers de fois par la suite, avant d'accepter une caresse. Cette première caresse où je sentis pour la première fois ce petit corps souple, ondulant sous le passage de ma main, ce poil soyeux et cette queue immense, une si grande queue pour un si petit corps, une queue

d'adulte vénérable. C'était cela : je venais de rencontrer un sage dans une enveloppe enfantine.

Il devait avoir deux mois, deux mois et demi, selon les estimations. Ses oreilles étaient tout aussi disproportionnées pour sa taille que l'était sa queue : il serait à l'écoute. Les sages parlent peu mais entendent tout. Au sommet de son front, un V blanc, inversé, venait zébrer un pelage noir de jais, dont une tache s'était négligemment répandue sur l'arrête du nez, mettant d'autant plus en évidence le rose pâle de la truffe. Une autre petite goutte s'était perdue sur le menton, comme une mouche de précieuse ; une Discrète. La gorge était d'un blanc immaculé et jamais je ne touchais chose plus douce que cette poitrine là, vaporeuse comme un duvet d'Eider. Ses pattes minuscules étaient à dominante blanche et une houppelande noire venait vêtir son dos et sa queue.

Promptement, un petit bruit caractéristique se fit entendre, comme un compteur Geiger réagissant à de proches radiations, ce petit bruit si familier de ceux qui partagent la vie de ces êtres discrets et philosophes : le ronronnement. Expression de satisfaction pour celui qui l'émet, illusion de procuration de plaisir pour celui qui l'entend. Car enfin, le Chat ne ronronne-t-il pas pour contenter ceux qui se pensent ses maîtres, endormant ainsi leur vigilance et s'imposant doucement comme les empereurs de nos humaines existences ?

Comme nombre de chatons, Sherlock avait les problèmes inhérents à son jeune âge, compliqués par ce début de vie un peu chaotique. Aussi, deux jours après notre rencontre, sommes nous allés visiter l'homme de l'art de notre quartier, le vétérinaire. Merveilleux docteur que celui-ci : jovial, bonhomme, généreux comme un moine rabelaisien, aux pognes gigantesques mais à la délicatesse d'un artisan porcelainier. L'un de ces vétérinaires ayant embrassé cette profession par amour des animaux et non à regret, comme un pis-aller de médecine humaine. Son cabinet était clair, paisible et habité par une infirmière générale, volumineuse et fourrée telle une épouse de Raminagrobis.

Vers et puces combattus, il fallut s'occuper de l'œil droit de mon petit camarade. Était-ce la disparition trop rapide de sa mère qui avait occasionné ce souci ? Toujours est-il que la troisième paupière de l'œil était collée sur celui-ci, gênant son mouvement et menaçant d'altérer définitivement sa vue. Il fallait opérer. Sherlock n'avait, sans doute, pas pu bénéficier des longues séances de léchage d'yeux que prodiguent les mères à leurs petits pour les ouvrir doucement au jour. Le docteur se proposait donc d'ôter cette troisième paupière pour sauver la vision de cet œil. Il y avait cependant une contrepartie. Le rôle de cette paupière mobile, perpendiculaire aux deux autres, était d'assurer l'humidification de l'œil, tout comme nos clignements d'yeux. Son ablation entraînerait une humidité constante de l'œil : pour compenser cet organe atrophié, Sherlock le pleurerait... Il n'y avait pas à réfléchir : mieux valait une vision un peu troublée que pas de vision du tout.

En ce temps-là, je vivais dans mon premier appartement de grande personne : un joli atelier d'artiste, sous les toits, offrant une hauteur sous plafond de plus de quatre mètres et donnant sur un marronnier majestueux et plusieurs fois centenaire. A l'écart du bruit, il était baigné de cette lumière septentrionale apaisante et offrait deux niveaux, malgré son étroitesse. Ainsi avais-je ma chambre en mezzanine. Une vraie mezzanine, construite, pas un de ces Legos de bois pour cellule estudiantine. L'escalier pour y accéder était un véritable escalier, avec garde-corps, mais je dois dire que son fruit s'apparentait davantage à celui d'une échelle de meunier. Adulte responsable, ne souhaitant pas me faire dépasser par l'arrivée d'une peluche vivante, j'avais posé des conditions strictes : Sherlock resterait en bas. Il était hors de question de commencer de lui permettre tout et n'importe quoi ; il fallait des règles.

Ainsi, pour sa première nuit, avais-je mis une sorte de barrière en bas de l'escalier pour en interdire l'accès. De mon nid d'aigle, j'avais alors observé, à la dérobée, les réactions de ce

petit Etre. D'abord posté devant la volée de marches, il avait entrepris d'escalader la première sur laquelle mon panneau prenait appui. Cette première étape ne fut déjà pas simple, mais il se rendit vite compte qu'elle ne serait pas suivie de mieux. Peu après, résigné et sans mot dire, il grimpa sur la chauffeuse du salon et s'y pelotonna tout en rond, comme un petit signe Tao de Yin et de Yang. Je ne tardais pas à l'imiter.

Le temps s'était écoulé et j'allais pouvoir récupérer mon petit compagnon à l'œil réparé. Je fus accueillie par le sourire franc de l'homme en blanc et sa poignée de main chaleureuse. Sherlock, me dit-il, avait été visité par l'infirmière générale et s'était bien comporté. Me laissant seule un instant, il partit le chercher et revint avec cette petite boule de poils, callée contre sa poitrine cucurbitale. Il le déposa sur la table d'examen afin de me montrer les résultats de l'opération, mais Sherlock se détourna pour venir poser ses pattes avant contre moi. « Il sait déjà vers qui aller » remarqua gentiment le médecin. Une petite pointe d'orgueil m'envahit alors, je l'étouffais dans un timide sourire et retrouvais les yeux dans lesquels je m'abîmerai si souvent.

Rentrés à la maison, je m'occupais de mon petit ami, encore un peu groggy par l'anesthésie que son petit corps avait dû supporter. Naturellement, ce soir-là, j'oubliais de placer le panneau en bas de l'escalier... Le message ne pouvait être plus clair : grimpe me rejoindre ! Seulement voilà : monter cet escalier en temps normal n'était déjà pas simple, même un bipède peu expérimenté devait prêter attention, alors pour un chaton encore sous l'effet d'anesthésiques, cela relevait de l'audace la plus extrême ! Qu'importe ! Lorsqu'on se prénomme Sherlock, on se doit d'explorer toutes possibilités et de ne pas faire demi-tour au moindre obstacle ! Persévérant, il gravit marche après marche, en dévala aussi, parfois, et finit par arriver au sommet de cet Everest, qui ne lui sembla jamais inaccessible. Patience et longueur de temps... Ce fut notre première nuit.

La vie se déroula ainsi, nous apprenions à nous connaître, petit à petit. Je découvrais mon rôle de maîtresse : la caisse, la nourriture, l'eau, les soins pour son œil, les câlins, les jeux... Et le rire ! Tant de rires entre nous ! Tous les chatons sont joueurs et même âgés, les chats gardent ce côté juvénile, prêts à sauter sur la moindre ficelle, le moindre moucheron qui passent.

Bien sûr, notre demeure devint le ballet incessant des amis et familiers souhaitant rencontrer le nouvel arrivant. Sherlock se montrait plutôt sociable, courtois dirais-je, jouant poliment avec ceux qui le lui proposaient et profitait avec plaisirs de quelques cadeaux reçus. Comme cette énorme araignée au strabisme divergeant, pendant au bout d'un long élastique, et qui perdit progressivement ses pattes, comme une marguerite effeuillée par un amoureux !

Je partageais alors ma vie avec un garçon qui fut présent dès notre premier jour. J'avoue, un peu honteusement, qu'en dépit de ce même toit, de ces mêmes jeux, de ces mêmes caresses prodiguées, nous le tenions peut-être un peu à l'écart. Quelque chose s'était instaurée de l'ordre de l'inexplicable et du tacite entre Sherlock et moi : nous étions l'un à l'autre, l'un pour l'autre.

Le couple que ce garçon et moi formions venait de traverser une crise assez grave. Nous étions en convalescence. Inconsciemment, nous avons peut-être suivi le chemin de ces couples qui font un enfant pour ressouder leurs liens, sachant que la chose est pourtant illusoire. Du moins était-ce ce qu'il pouvait envisager. Tout aussi honteusement, j'admets avoir sans doute privilégié la construction de cette nouvelle relation à la restauration de l'ancienne. En tout cas, dans l'optique de faire table rase du passé, j'avais proposé un déménagement. Oh, j'adorais cet atelier ! Pour un premier appartement de grande fille, c'était fabuleux : du charme, du calme, de la lumière, tous les commerces et transports à proximité immédiate, Maman à dix minutes à pied !... Et il se trouvait dans la rue que j'avais élue

comme étant ma favorite quelques années auparavant ! Mais changer d'environnement, de cadre, d'air, pouvait nous être bénéfique. Après tout, c'était souvent ce que l'on conseillait aux malades en voie de guérison !

La Rive Gauche était une obligation en ce qui me concernait ! Nous nous mîmes donc en quête d'un nouveau lieu qui serait aussi chez nous et pas seulement chez moi comme l'atelier l'était, ce garçon n'étant installé avec moi que depuis peu. Après un premier appartement passé sous notre nez par notre manque d'expérience, nous avons fini par trouver ce dont j'avais envie : deux pièces, parquets, cheminée, moulures, calme et clair. Mon quartier Daguerre allait me manquer, c'était certain. J'espérais trouver quelque chose d'approchant et je découvris la Butte aux Cailles, adorable quartier vivant, intime, vrai, à deux pas de la place d'Italie et de ses grandes artères : une petite respiration au milieu de la cohue.

Dans mon esprit, un chat est un animal de liberté. C'est pourquoi je trouvais impensable de mettre Sherlock dans une boîte de transport. L'enfermer dans un de ces espaces étriqués et fermés par des barreaux comme une prison, me paraissait inconcevable. Après tout, je n'avais pas adopté un Mâtin de Naples, je serais à même de le porter et peut-être même de lui apprendre à marcher en laisse, puisque certains chats apprécient cela, comme le vétérinaire me l'avait confirmé. J'achetais donc une laisse avec un harnais et m'appliquais à apprendre à Sherlock à marcher avec. Déjà, dans l'appartement la chose ne parut pas simple, mais dehors... Le lieu inconnu, le monde, le bruit, rien n'était fait pour apaiser un chaton peu rassuré. Je pris donc l'habitude, lorsque nous devions nous déplacer ensemble, de l'harnacher avant de le prendre dans mes bras. Ce n'était pas problématique. Peu enclin à ce genre de position d'habitude, la perturbation que représentait un déplacement rendait Sherlock on ne peut plus coopératif et me comblait de bonheur : tenir mon Chat dans les bras... Tout cela bien sûr, c'était avant de savoir que Sherlock atteindrait les huit kilos... La côte amalfitaine ne paraissait plus si loin !

C'est donc ainsi que nous déménageâmes ! Une fois les derniers cartons embarqués, on nous déposa en voiture devant notre nouvel appartement. J'avais pris soin de lui installer une caisse avec de la litière fraîche pour qu'il prenne rapidement ses repères et c'est en toute quiétude que je regardais mon Chat prendre possession de ses nouveaux appartements. Pas une seconde à perdre : de manière systématique chaque recoin fut reniflé, inspecté, sondé.

L'appartement donnait sur la cour d'une école. La vue était donc dégagée et, les heures de récré mises à part, le lieu était très calme.

Mon amie Laurence, maîtresse d'un Bouga Menthe (aristocratie tunisienne), habitait à vingt mètres de là. Je me fis donc un devoir de présenter Sherlock à son voisin. Le dialogue fut bref, emprunt d'une certaine intensité dramatique, sans doute générée par une trop vive émotion, ce qui ne nous incita guère à renouveler l'expérience... Dommage, parce que nous, nous avons trouvé la scène fort divertissante ! Bouga Menthe, en digne maître des lieux, s'était retranché sous le lit de ses maîtres et Sherlock analysait consciencieusement ce nouvel espace, se demandant certainement si on lui proposait de choisir entre ces deux nouveaux logis ?!

Sherlock grandissait à vue d'œil. Lisant les quelques courbes d'âges que je trouvais, je n'avais de cesse de méditer sur le fait que mon compagnon, toute petite chose lorsque je l'accueillais, serait, un jour prochain et correspondance faite, devenu mon aîné. Quelle étrangeté ! En tout cas, comme tout heureux maître d'un chat mâle, je fus informée de son passage à l'âge adolescent par cette délicate et si caractéristique odeur d'ammoniaque qui envahit soudain la maison !

Tout comme la boîte de transport, la stérilisation ne m'emballait guère. Mais là, il n'y avait pas d'autre option. J'essayais de positiver : nous habitions dans une grande ville, anonyme,

avec un appartement sans possibilité de chatière. Il n'y avait donc qu'une faible, très faible, probabilité pour que Sherlock rencontre une fiancée dans cette métropole par trop inféline.

Je gardais en mémoire l'histoire de l'opération du chat d'un ami. Cette magnifique bête, aux longs poils noirs et blancs, répondait, parfois, au doux nom de Patachon ; parfaite illustration de la vie de vrai couple qu'il partageait avec une superbe Vénus noire, aux attentions toutes de tendresse pour son mâle. Après deux ou trois portées, leurs maîtres s'étaient décidés, la mort dans l'âme, à faire opérer ce noble Pater Familias. Le vétérinaire vietnamien du quartier, l'œil facétieux, avait vu débarquer mon ami, père de famille, son chat dans les bras. Son regard devait être empli de tristesse, de désespoir peut-être, tant la projection de ce qui allait arriver à son animal le renvoyait à la crainte de perdre sa propre virilité. En homme habitué à l'expression de ces décisions extrêmes, le médecin eut cette phrase qui soulagea mon ami par le rire : « Ne vous inquiétez pas, ça ne vous fera pas mal ! ».

Je ne risquais guère d'avoir cette réflexion philosophique de la part de notre vétérinaire, et, rendez-vous pris, Sherlock et moi empruntèrent la ligne 6 pour rejoindre notre ancien quartier (la chose était trop sérieuse pour que je la confie à un vétérinaire inconnu). Le même sourire jovial nous accueillit, l'infirmière générale vint se frotter dans mes jambes et miauler je ne sais quel message rassurant pour Sherlock.

Je fus donc séparée de mon camarade pendant vingt-quatre heures, l'opération nécessitant une sérieuse anesthésie et un temps d'observation.

De retour dans son cabinet, pleine de la hâte de retrouver mon ami, je fus fort étonnée lorsque le médecin m'annonça qu'il faudrait débaptiser Sherlock. « Vous devriez l'appeler Robert-Houdin ! ». J'avais beau connaître le musée de la magie de Blois, je ne voyais pas la relation possible entre Sherlock et cet illusionniste, certes génial, du XIX^{ème} siècle ! Le vétérinaire m'apprit alors les quelques remue-ménage que mon camarade avait causés. Placé dans une caisse dans « la salle d'attente », Sherlock avait réussi à s'en échapper. Alerté par le bruit, le médecin l'avait donc surpris, se baladant dans la pièce et reniflant les autres patients attendant leurs soins. Le médecin le plaça alors dans une cage plus importante et repartit vers ses obligations. De nouveau, un bruit inhabituel se fit entendre et le docteur ne put que constater que Sherlock avait à nouveau réussi à se sauver de sa petite prison. Était-ce d'avoir entendu sa maîtresse dire qu'elle ne mettrait pas son chat en caisse qui l'avait poussé à prendre la poudre d'escampette ? Il s'était en tout cas arrangé pour actionner, d'une manière ou d'une autre, le loquet de la caisse et retrouver sa liberté. Le médecin, un peu estomaqué, avait fini par le mettre dans une cage de molosse, afin de redonner un peu d'ordre et de sérénité à son cabinet !

Quoiqu'il en soit, l'homme de l'art avait fait un véritable travail d'orfèvre : la virilité externe de mon camarade avait été préservée et, si ce n'était l'épiderme rose tendre, rendu apparent par l'épilation, l'intervention eut été insoupçonnable.

Notre relation était de plus en plus forte. Nous étions unis par toutes ces petites choses du quotidien qui construisent, petit à petit, une amitié. Sherlock était paisible, bien qu'il eût, en chat respectable, ses petits quarts d'heure de folie, matinaux et vespéraux. Nous passions beaucoup de temps ensemble. Travaillant souvent à la maison et faisant nombre de recherches, je passais de longues heures à écrire et à lire, deux activités semblant, depuis la nuit des temps, attirer les félins domestiques. Il grimpait sur mes genoux, se laissait caresser un moment, et montait se coucher sur mon bureau, la queue, une patte, la tête, en contact avec moi. Si Sherlock ne goûtait pas vraiment de se trouver dans les bras, il avait ce besoin de contact physique, ou tout du moins visuel avec sa maîtresse.

La convalescence avait fait long feu. Si le couple d'humain que nous formions, le maître de Sherlock et moi, avait connu une amélioration après le déménagement, celle-ci fut de courte

durée. Une année environ s'était écoulée et nos rapports devenaient de plus en plus conflictuels. Je commençais à peser le pour et le contre de cette relation. Nous l'avions débutée très jeunes, encore étudiants. Il s'agissait d'un premier amour véritable, avec tout ce que cela comporte d'excès, de drames, d'euphories. Seulement, force était de constater que nos chemins s'éloignaient progressivement l'un de l'autre et que nos aspirations divergeaient. Cinq années étaient déjà passées. Mettre un terme à ce qui représentait, alors, un cinquième de ma vie me semblait insurmontable. Lorsqu'on aime pour la première fois, il semble inenvisageable d'aimer à nouveau.

L'ambiance était tendue à la maison et mon petit camarade à quatre pattes ne tarda pas à le ressentir. A dire vrai, je pense qu'il le sut même avant nous. C'est peut-être à ce moment là que je réalisais à quel point le lien nous unissant était profond.

Certes, les disputes devenaient fréquentes, mais il n'y avait jamais eu de choses graves, impardonnables, entre nous. Pourtant, je constatais chez Sherlock un changement de comportement vis-à-vis de son maître. C'était un peu comme si il lui signifiait qu'il l'avait toléré jusque là, mais que les choses étaient terminées. Il ne le laissait presque plus s'approcher, feulait même à son approche. J'observais en silence mais ressentais une infinie gratitude pour mon compagnon qui prenait ainsi partie.

Quelques mois s'égrainèrent avec leurs chapelets de discussions avortées, de joutes verbales, de soirées en solitaires. Ma tristesse se muât en incompréhension, puis en colère, en lassitude jusque à atteindre la détermination qui me manquait encore.

Une nouvelle quête d'appartement commença. Près de deux années s'étaient écoulées et les tarifs en avaient profité pour grimper. J'avais très envie de rester dans mon quartier, du moins sur la Rive Gauche.

Après la découverte, incrédule, des propositions correspondant à mes critères financiers, je dus me rendre à l'évidence : il me faudrait chercher plus loin ! Deux appartements retinrent finalement mon attention. Le premier se situait dans l'une des tours du quartier des Olympiades, à Tolbiac ; le second, à Villejuif, à côté du métro. A superficie et tarif quasi identiques, c'est la pensée de Sherlock qui me fit choisir Villejuif.

Bien sûr, Tolbiac était à deux pas de mon quartier de la Butte aux Cailles, et avait le mérite d'être à Paris intra-muros. Seulement, l'appartement était au dix-huitième étage : pas d'arbre, pas de bâtiment, pas d'oiseau à regarder... J'eus la vision cauchemardesque d'un Sherlock sombrant peu à peu dans une neurasthénie persistante. Intolérable.

L'appartement de Villejuif avait besoin d'un sérieux rafraîchissement, mais, situé au premier étage, il possédait une loggia ouverte sur un jardin, avec beaucoup de calme, de verdure et de lumière.

Le déménagement effectué, je repartis pour la Butte aux Cailles. L'appartement de Villejuif était un peu encombré, mais je m'étais arrangée pour qu'il soit praticable. Il n'y manquait plus que son âme ; j'allais chercher mon Chat.

Je fis une dernière fois le tour de notre petit deux-pièces, très vide à présent. Rapidement, je bricolai un grand sac en plastique avec une ficelle, de manière à pouvoir transporter la litière en bandoulière. Sherlock harnaché, je le pris dans me bras et l'emmenait vers notre nouveau chez nous. Il faisait nuit et froid. C'était le début du mois d'octobre et l'ambiance correspondait assez bien à mon état d'esprit. La tiédeur de cette boule de poils contre moi me donnait néanmoins courage. J'allais en avoir besoin.

Tout le long du parcours je lui parlais, tranquillement, le caressant derrière les oreilles pour le rassurer. Notre relation devenait symbiotique : nous étions là, l'un pour l'autre.

Arrivés à Villejuif, je déposais Sherlock sur le seuil de l'appartement et le laissais faire ses propres investigations : une salle de bains, des toilettes, un couloir, une cuisine, un séjour, la

loggia, tant de nouveaux lieux à humer, à analyser avec soin et méthode. Je me sentie tout à coup très vide, l'impression du soufflé redescendu.

Les mois qui suivirent furent une descente progressive au fond du gouffre. Au début, j'avais eu cette sensation de soulagement immense d'avoir réussi à mettre un terme à cette liaison devenue par trop insatisfaisante. Et puis vint l'heure de réaliser. J'allais avoir vingt-cinq ans, il se passerait du temps avant que je ne rencontre quelqu'un d'autre, que je franchisse le pas d'une nouvelle relation, que je fasse confiance. Et lorsque tout cela serait arrivé, je serais bien trop vieille pour avoir des enfants : ma vie était fichue. Mes amies m'appelaient régulièrement, je jouais les femmes fortes, assurant que tout allait bien et ne comprenant pas pourquoi elles ne sentaient pas que tout allait mal. Je me refermais progressivement sur moi-même. Mais Sherlock veillait, toujours.

Dès notre installation à Villejuif, ses habitudes changèrent. Jusque à présent, il vaquait à ses occupations nocturnes. Il montait bien sur le lit mais n'y passait pas la nuit. Dorénavant, il se couchait avec moi, la tête sur l'oreiller à côté du mien. Je prenais sa patte dans ma main, il me la laissait. C'était presque comme une transfusion d'énergie, d'ondes positives. Je laissais mes larmes couler, Sherlock m'incitant à me libérer du poids que j'avais sur le cœur. La journée, lorsque je travaillais à la maison, il montait sur mon large bureau et venait se coucher à côté de mon ordinateur, la patte contre mon bras, toujours. Et des discours ! Tant de discours ! Les chats ne sont pas toujours bavards, certains d'entre eux sont même complètement muets. Sherlock était un moulin à paroles. Et lorsque mes faiblesses linguistiques devenaient trop crasses, il savait se faire comprendre autrement. Plus d'eau ? Il venait au sortir de la douche pour lécher mes jambes encore humides. Plus de croquettes ? Il léchait son écuelle, produisant un son des plus cavernes jusqu'à ce que sa maîtresse indigne ne remédie à la situation. Soucieux de son confort -quel chat ne l'est pas ?- le lit faisait partie de ses lieux favoris. Chaque matin avait lieu une bagarre, qui devint un véritable rituel : faire descendre Sherlock afin de refaire mon lit. Bien sûr, il finissait pas céder et quittait l'endroit en râlant comme un beau diable pour me communiquer sa complète désapprobation. Il y avait des mots d'amour aussi, de ces minuscules miaulements écourtés, à la sonorité douce comme une caresse, accompagnés de clignements de paupières à faire capituler les personnes les plus réfractaires au charme félin.

Il devint très sociable. Apparaissant de loin lors de dîners organisés à la Butte aux Cailles, il faisait maintenant pleinement partie des soirées, comme s'il avait pris, tout à coup, le rôle de maître de maison à côté de moi. Il lui arrivait même de venir s'allonger sur moi lorsque je m'installais pour regarder la télévision. Etonnée, démesurément heureuse, je n'osais plus bouger, de peur de le déranger, ne répondant même pas au téléphone, lorsque celui-ci sonnait, tant je souhaitais pleinement jouir de ces moments d'exception.

Les hommes revinrent dans ma vie. Je l'ignorais encore, mais j'allais traverser un long désert affectif, parsemé de quelques mirages plus ou moins convaincants. J'eus beau chercher dans ma mémoire, je ne trouvais aucune trace de miroir brisé, pourtant cela allait fort ressembler au mauvais sort acharné. A chaque nouveau visiteur, Sherlock procédait à un examen en règle de l'individu. J'aurais certainement dû être plus attentive, cela m'aurait évité bien des déboires.

Cependant, c'est toujours vers cet Etre là que revenaient toutes mes attentions. Combien de fois ais-je eu le souffle coupé en posant les yeux sur lui ? La silhouette apaisante de mon Chat, la queue sagement enroulée sur ses pattes avant, les oreilles droites, les vibrisses attentives, le regard pénétrant. A chaque fois, c'était le même coup au cœur. Plus rien n'existait autour. Il était tout simplement superbe, de cette magnificence profonde qui fait se taire le monde, qui magnétise, qui dérobe l'âme ; mon Chat Beauté. Pourtant, il n'était pas de ces joliesse de concours primés, son œil abîmé lui en aurait interdit l'accès. Sa splendeur venait de beaucoup

plus loin, de la race des Seigneurs des Toitures, bondissant inconsciemment de faîtage en lucarne, de gouttière en ardoise, de siècle en millénaire, petit-fils de Bastet.

Malgré cette aristocratie indiscutable, Sa Majesté ne répugnait jamais à quelques séances de jeux infantiles. Ma mémoire garde encore précieusement une obscurité soudaine, survenue en pleine douche. A tâtons, j'attrapais ma serviette, me séchait sommairement et sortais de la baignoire prenant soin d'éponger mes pieds sur le tapis de bain avant de tenter d'actionner l'interrupteur. La lumière revenue instantanément, je découvrais, stupéfaite, la frimousse de mon colocataire, l'œil hilare, disparaissant par l'embrasure de la porte ! Dubitative et n'osant trop y croire, j'eus rapidement confirmation de mes soupçons : Sherlock éteignait et allumait les lumières ! D'un bond, il passait la patte sur l'interrupteur avant de me regarder, cabot ! De ce jeu nous en vint un autre. La configuration de l'appartement lui donnait de nombreux recoins, idéaux pour des parties endiablées de cache-cache ! Parfois, écoutant quelques musiques rythmées, je le prenais dans mes bras, plaçant ses pattes sur mes épaules et l'entraînais dans une danse effrénée. Poliment, il se laissait faire une minute, soufflait un peu et redescendait de ce manège indésirable !

Toutes ces brassées de fluides énergétiques me firent du bien. Petit à petit, je récupérais du poil de ma Bête. Reprenant mon existence en main, finalement énervée par tant de faiblesses et de mâles subis, j'entrepris de me reconstruire avec et sans aide. Je fis un régime, appris à dire les choses, exprimais mes déceptions, réglais mes comptes, bref, je fis le ménage autour de moi, pour ranger mon intérieur.

Longtemps, j'avais décliné toute offre de déplacement professionnel. Sans en avoir parlé avec mon ami, j'avais pris l'excuse d'être en couple pour refuser de voyager pour le travail. La dynamique positive que j'avais enclenchée m'incita à revenir sur ce point. J'avais envie de changements, de découvertes, de renouveau. J'eus la chance un certain temps de profiter de la présence d'amis de passage. Je les hébergeais en échange de leurs services de cat sitters. Mais la vie de chacun évolua et il me fallut trouver d'autres solutions pour Sherlock. Son ancien maître se proposa. Depuis notre séparation, Sherlock refusait littéralement de le voir, au point de me rendre mal à l'aise. Il suffisait qu'il entende son pas dans l'escalier pour qu'il se glisse sous le lit, dont il n'émergeait qu'après son départ. J'étais donc un peu réticente quant à l'idée de lui confier Sherlock, mais je n'avais pas vraiment de solution plus satisfaisante alors. Après tout, il était aussi son Chat ! Sherlock resta une quinzaine chez lui, où je vins le récupérer un soir d'hiver. Je portais cette canadienne verte qui me suivait depuis plus de dix ans et je pris mon camarade retrouvé dans mes bras. Son maître s'était installé dans un appartement neuf, près des Buttes-Chaumont, Rive Droite ! Sa rue débouchait sur le parc, à quelques mètres du métro. C'était une expédition jusqu'à Villejuif ! Sherlock était un peu énervé. Peut-être m'en voulait-il de l'avoir laissé chez cet homme qu'il évitait depuis la fin de notre histoire. Un camion de la propreté de Paris passa près de nous, l'effrayant et il s'échappa de mes bras. Combien de fois avais-je redouté ce scénario ? A la lueur d'un réverbère, je tentais de repérer mon compagnon apeuré. Mon cœur battait à tout rompre tant je craignais un geste inconsidéré le précipitant sous les roues d'une voiture. Finalement, je le retrouvais, tapi derrière une poubelle, tremblant. Après un temps de pourparlers, il accepta de nouveau mon étreinte et nous partîmes pour la station Botzaris. En se débattant, il m'avait griffé au front, juste à la naissance des cheveux. Il faisait chaud dans ce métro. N'osant plus retirer mes bras de mon ami, transpirant sous ma canadienne, je laissais mes cheveux me manger le visage. L'anxiété fait perdre leurs poils aux chats. Ils se collaient sur ma figure alors que le sang coulait sur mes joues. Sortant de moi-même, informée par les regards en biais des autres usagers, je visualisais le spectacle d'effroi que Sherlock et moi offrions. Son grotesque ne pouvait que me faire rire, effaçant d'un coup toutes nos tensions.

Je ne confiais plus mon camarade à son ancien maître. D'autres amis s'en chargèrent lors de mes voyages. Si je ne m'étais toujours pas résolue à utiliser une caisse, Sherlock voyageait désormais dans un sac à dos que je portais sur le ventre. Il restait ainsi dans mes bras, la tête à l'air libre, mais risquant moins de s'échapper. S'il tolérait ce nouveau mode de transport, il ne retenait pas pour autant quelques soupirs lassés... Le hasard voulu qu'il logea un mois chez des amis vivant à Tolbiac, à deux pas de l'appartement que nous avions failli occuper. Un mois. C'était notre plus longue séparation. Deux déplacements se succédaient à quelques jours près et il était préférable pour tous d'éviter trop d'allers et venues inutiles. J'étais tout de même venue dîner chez mes amis entre ces deux missions, pour voir mon camarade. Il passa la soirée, lové derrière mon dos, tout contre. J'étais rassurée de voir qu'il ne me battait pas froid. Il se sentait bien au foyer de ces amis qu'il avait l'habitude de voir à la maison. Eux aussi étaient amoureux des chats. S'ils n'en avaient plus alors, plusieurs avaient habité les lieux. Sherlock le sentait sans doute. C'était probablement cela qui permettait à Sa Majesté de supporter le surnom dont ils l'avaient affublé : Sherlococo !

C'est peut-être à ce moment-là que les premiers signes apparurent. Sherlock avait eu quelques petits ennuis de santé, ça et là, mais rien de sérieux. Seulement, un problème devenait récurrent, mon camarade avait souvent du mal à faire ses besoins.

Le vétérinaire (un nouveau, Denfert-Rochereau nécessitant une correspondance peu pratique pour une maîtresse et son chat libre depuis Villejuif) m'expliqua que Sherlock avait un intestin très long et un peu paresseux et qu'il pouvait avoir du mal à évacuer ses selles. Froidement, chirurgicalement, anonymement, il m'expliqua comment lui donner une pâte, régulièrement, pour faciliter son transit. La chose n'apparaissait pas trop méchante.

Nous allions mieux, tous les deux. La loi des séries pouvant être aussi vertueuse, un Gentil entra dans notre vie.

Nous nous connaissions depuis plusieurs années à dire vrai, mais par amies interposées. Aucune occasion n'avait réussi à nous réunir jusqu'à ce réveillon du nouvel an 2004-2005. Mes méharées amoureuses m'avaient sérieusement échaudé et, l'euphorie de la fête passée, je ne misais rien sur cette nouvelle histoire. Il faut dire que ce garçon vivait sur une rive gauche bien plus éloignée du périphérique que la mienne. Pourtant, il se trouvait, lui aussi, sur la Nationale 7, mais à son autre extrémité, Grasse. Ce très long trait d'union ne me paraissait pas suffisant pour espérer le moindre roman sérieux. Néanmoins, je décidais de ne pas clore définitivement la porte qui venait de s'entrouvrir. Et tout alla fort vite. Communiquant quotidiennement par voies informatiques ou téléphoniques, nous nous revîmes une première fois, un mois plus tard, à Marseille. Ce fut un week-end idyllique. Tout était parfait. De l'accueil à l'aéroport, dissimulé derrière un énorme bouquet de mimosas, au restaurant romantique et délicieux du dîner. Il avait tout organisé dans les moindres détails. Je me laissais porter avec délice, savourant chaque moment partagé. Plus tard, ce fut un week-end sous les hospices de l'abbaye du Thoronet, où il me fit la surprise de m'emmener, connaissant déjà mon goût pour les pierres sacrées. Lui aussi vint me voir. François avait des chats également. Je lui parlais bien sûr de Sherlock, laissant entendre l'importance qu'il avait à mes yeux. L'entente entre mes deux hommes ne se fit pas attendre, j'en devins d'ailleurs presque jalouse !

Les semaines s'écoulèrent et il apparut de plus en plus clairement, que cette situation d'éloignement ne pouvait se prolonger plus longtemps. François, alors moniteur de plongée, ne s'enthousiasmait que peu à l'idée de s'installer dans la capitale, dont il était pourtant originaire (il est des chemins inverses difficiles à emprunter...) Evoluant alors dans le milieu

du tourisme, la Côte d'Azur paraissait, pour moi, un terrain de jeux tout à fait acceptable. Il en fut donc décidé ainsi : Sherlock et moi allions devenir grassois.

Se reposait la question du toit ! Après quelques interrogations, discussions, négociations, nous décidâmes de chercher un appartement à acheter ensemble, afin d'être chez nous pour écrire nos pages de vie. Nous eûmes un coup de cœur pour un appartement biscornu et atypique, coiffant les toits du Vieux Grasse. La Parisienne que j'étais, restait émerveillée devant l'espace, la lumière, la vue sur la mer de ce joli nid d'aigle. Et il y avait une terrasse. Mieux : une terrasse avec chatière ! Mon compagnon allait découvrir la liberté de mouvement.

Déjà, à Villejuif, il m'avait sidéré !

Notre loggia donnait sur le toit en terrasse de l'appartement du dessous, en rez-de-jardin. Quelques chats de cet étage inférieur profitaient de cet espace vert pour s'ébattre. Jusqu'au jour où, utilisant les ramifications de l'arbre jouxtant l'immeuble, deux grimperent sur cette terrasse. Sherlock, juché alors sur ses pattes arrières, observait ces intrus depuis la loggia. Si ce regard inquisiteur, suivi de mon apparition étonnée, suffirent alors à chasser les minets, ils ne tardèrent pas à renouveler l'audacieuse ascension. Sherlock était alors tapi dans un coin de la terrasse et semblait tétanisé. Les deux autres chats en profitèrent pour s'installer, chacun à un angle de la dite terrasse, et commencèrent une guerre d'usure. Je ne me mêlais pas de cette affaire de territoire, mais me sentais toute attendrie face à mon camarade apeuré. Je le soupçonnais de se prendre davantage pour un humain que pour un semblable de ces rustres bêtes à poils qui osaient s'immiscer dans son espace vital. La scène n'alla pas plus loin. Lassés de cette inertie, les visiteurs quittèrent les lieux. C'est à ce moment-là seulement que Sherlock revint près de moi, en quête de quelques caresses reconfortantes. Mine de rien, il n'avait pas cédé, c'est eux qui étaient partis ! Cela dut lui donner du courage car la troisième incursion fut la dernière. Les circonstances étaient similaires : mon Sherlock dans un coin, les adversaires dans les angles opposés. Le combat semblait déloyal, sur le papier en tout cas. Confiante en Sherlock, je restais malgré tout en observatrice, totalement transparente pour l'adversaire, au cas où les choses tourneraient mal. Contrairement à la rencontre précédente, Sherlock ne se contenta pas de garder sa position. Bien au contraire, il faisait face à ses challengers qui commençaient à longer les cordes de ce ring imaginaire, tentant, pour l'un, de prendre mon champion à revers. Chat Beauté se focalisa sur l'un des deux, avançant droit sur lui, tous poils dressés et sirènes hurlantes. L'intimidé continuait d'avancer à tâtons mais semblait déjà déstabilisé. Et ce fut la charge : Sherlock fonça sur ce rouquin effronté qui, paniqué, regagna le jardin sans passer par la case arbustive. Ce fut un vol plané de toute splendeur. La chose faite, Sherlock fit volte-face vers le suivant. Devant tant de détermination, l'acolyte perdit la sienne et jeta les gants sans demander son reste ! Un petit éternuement méprisant vint ponctuer cette fuite peu glorieuse : Sherlock était maître incontesté de son territoire ! Inutile de vous décrire la bouffée d'orgueil qui monta en moi. Quel plaisir je pris à relater, par le menu, cette scène à tous les amis qui nous rendirent visite les jours suivants ! Attentifs, ils regardaient le héros du moment jouer les indifférents, mais dont le ronronnement irrésistible trahissait le contentement.

Mon Sherlock allait donc avoir une terrasse, un appartement plus grand pour ses enquêtes, un nouveau maître, et - peut-être même surtout- deux camarades de jeux : Pipoune et son fils Bidibule.

Là aussi, il y eut questionnement. Trois chats, cela ne faisait-il pas beaucoup dans un appartement de ville ? D'autant plus que les deux créatures noires de François étaient habituées à courir les champs entourant son précédent logement. Oui, mais si nous décidions de confier l'un d'entre eux, lequel choisir ? Je trouvais les deux adorables, bien que de caractères très différents. Pipoune était une jolie petite poupée, à la frimousse interrogative,

arborant une petite médaille blanche sur sa poitrine charbonneuse. Câline, frôlant le pot-de-collisme, elle ressemblait aux petits manchons douille des élégantes d'Hier et possédait également leur démarche, ondulante et féminine. Bidibule, son fils, présentait le double, si ce n'était, le triple, de son volume. Puissant, flegmatique, un brin craintif, il arborait une crinière digne de celles des antiques lions de l'Atlas.

Il semblait impossible de prendre une décision. J'interrogeais le vétérinaire. Avec l'analyse glacée et calibrée le caractérisant, il me conseilla de garder la femelle, arguant qu'il serait plus facile, pour des questions de territorialité, d'avoir deux chats de sexes opposés, plutôt que deux mâles. Peut-être. Mais fallait-il vraiment choisir ? L'appartement était quand même assez grand, et puis, il y avait cette terrasse... Nous garderions les trois !

Combien de fois avons nous imaginé la rencontre entre nos protégés ?! Quelle hâte était la nôtre d'assister à leurs premiers échanges ! Nous nous doutions bien qu'il y aurait quelques feulements et coups de pattes ou autre tentatives d'intimidation, mais s'entendraient-ils ? Cela occupait autant nos discussions que l'aménagement de notre foyer !

Les démarches se firent : la banque, le prêt, le notaire, les déménageurs. Nous avons décidé de passer le réveillon chez les amies qui nous avaient présenté, un an plus tôt, et de partir ensuite pour les Alpes Maritimes. Tout était prêt. Les déménageurs arrivèrent aux aurores et chargèrent rapidement. L'état des lieux suivit, la remise des clés et nous voilà empoignant une valise pour François, la caisse (eh oui !) de Sherlock pour moi. Quel départ ! Nous étions un peu juste dans notre timing. Il fallut courir dans les couloirs de la gare de Lyon pour ne pas rater notre TGV. La poignée de la caisse lâcha, et mon Sherlock fit une cascade dont il se serait sans doute bien passé ! Pauvre Majesté ! Enfin, alors que nous n'y croyons plus, nous franchîmes les portes du train qui se refermèrent derrière nous. Heureux présage : sur le fil, mais en route ! Installée, je me hâtais d'ouvrir la caisse et de prodiguer caresses et mots réconfortants à mon compagnon, secoué par tant de péripéties !

Contrairement à ce à quoi je m'attendais, il ne tenta pas de sortir de la caisse. J'en avais retiré la porte et l'avais orientée vers la fenêtre. Sherlock était calme et silencieux. Je me demandais ce qui pouvait se tramer dans cette jolie tête triangulaire à la vue de ce paysage défilant à toute vitesse. Nous étions ensemble, tel était l'important. J'ai la fatuité de croire que cela contribuait à l'apaiser. Tout en discutant avec François, je gardais une main sur mon compagnon, caressant doucement ses pattes que j'aimais tant embrasser.

Un ami nous attendait en gare de Cannes et nous emmena à Grasse, dans notre nouveau « chez nous ». François y avait emménagé peu auparavant, mais n'y était guère resté. Pipoune et Bidibule avaient donc eu tout le loisir de s'accaparer les lieux. Cela ne m'inquiétait pas vraiment. L'appartement était encore un capharnaüm de cartons, de sacs et de cantines en tous genres ; bien éloigné de ce qu'il allait devenir. Les transformations remettraient les compteurs à zéro pour les matous !

La porte franchie, le comité d'accueil déboulant à toute allure, j'ouvris la caisse. Ayant sans doute saisi qu'il s'agissait du terme de notre voyage, Chat Beauté sortit comme une flèche, et, ne faisant aucun cas de ces deux nouvelles truffes, partit sur le champ à la découverte du site. Une fois encore, tout fut inspecté. Pendant que François saluait ses Quatre Pattes, je suivais tranquillement les investigations de Sherlock, lui expliquant notre choix pour cet appartement, ses différentes parties, sa taille, trois fois plus importante que notre précédent logement. A dire la vérité, c'était vraiment un appartement pour chats : des recoins, des banquettes, des escaliers et cette fameuse terrasse. A ce sujet, j'étais assez impatiente de voir comment Sherlock se débrouillerait avec la chatière. Pipoune et Bidibule, chats des champs, pratiquaient ce type d'accès depuis toujours, mais Sherlock, intellectuel citadin, n'en avait que vaguement entendu parler.

Enfin, sa tournée achevée, il prit le temps de saluer ses deux congénères. Ces derniers avaient suivi, de loin, la progression autoritaire de Sherlock sur ce territoire qui, jusque là, était le leur. Ce furent les premiers crachas et les premiers poils hérissés, mais ça n'alla pas plus loin. Nos trois greffiers avaient pris bonne note qu'ils allaient demeurer sous le même toit, et, en dépit du fait que la chose ne leur plaisait guère - partager un territoire passe encore, mais des maîtres c'était pousser loin - ils ne déclenchèrent aucune hostilité sérieuse, pour ce moment. Chaque jour écoulé permettait de dessiner un peu plus précisément les contours de notre foyer, il devenait de plus en plus agréable. Nous avons installé notre chambre sur la mezzanine. Sherlock et moi y retrouvions un peu de notre premier appartement. Naturellement, nous ne fûmes pas deux à y dormir, mais cinq ! Et dès le premier soir encore ! Mon camarade et moi ne changeâmes nullement nos habitudes, nous nous adaptâmes. La place sur l'oreiller d'à côté étant désormais occupée par François, Sherlock vint se coucher contre moi, à son opposé. En règle générale, Pipoune faisait de même avec François et Bidibule restait au pied du lit. Ce petit monde bougeait sans doute au cours de la nuit, mais comme tous les matins depuis huit ans, ma première vision du jour, le réveil ayant sonné, était ce petit bout de nez rose pâle surmonté d'une tache noire, venu sentir le mien en guise de bonjour.

Bien sûr, la curiosité prit le pas sur la réticence. Ces petits individus pelucheux s'observèrent, se rapprochèrent, se toisèrent, des oreilles à la queue, comme des festivaliers au cours d'une promenade sur la Croisette ! Et se produisit ce que l'on n'avait pas prévu : une amitié vraie entre Sherlock et Bidibule. Exit les considérations de sexes et de territorialités, les deux mâles s'apprécièrent ! Très souvent près l'un de l'autre, jouant fréquemment, ils passaient beaucoup de temps ensemble. Dame Pipoune regardait tout cela avec le dédain le plus complet. Déjà qu'elle souffrait la présence de ce fils sevré il y a des années, elle n'allait pas se commettre avec ce nouvel arrivant de je ne sais quelle soi-disant capitale, elle qui résidait depuis toujours dans la capitale mondiale de la parfumerie ! Drapée dans sa dignité fourrée, elle se tenait à l'écart de leurs amusements ridicules, attendant la première opportunité, le premier pas trop rapproché, pour décocher un coup de patte bien senti et disparaître aussitôt dans un bruissement de poils. Elle commit même quelques attentats d'une rare perversité. Attendant que l'un de ces garçons ne se retire pour satisfaire quelques besoins naturels, elle se postait - peste noire - tout contre la litière et, profitant de ce moment de grande vulnérabilité, giflait par surprise le félin soulagé ! Là encore, elle n'attendait pas les représailles et disparaissait avant que l'offensé n'est eu le temps de réaliser ce qu'elle venait d'oser !

La charge électrique de l'air en début et fin de journée stimule l'activité des chats, dit-on. Force est de constater que ceux-ci ont souvent leur quart d'heure de folie en ces moments précis. Chaque matin donc, c'était l'heure de la bagarre. Une bagarre pour rire entre Sherlock et Bidibule. Pipoune se postait alors dans le colimaçon à claire voie, la mine renfrognée, mais bouillante de l'envie d'une bonne claque à donner !

Les garçons s'affrontaient comme des lionceaux à l'heure de l'apprentissage. De petits cris étouffés se faisaient parfois entendre, les situations se retournaient, un coup Sherlock prenait le dessus, un coup c'était Bidibule, le tout sur fond de carrelage glissant, donnant des démarrages en trombe des plus statiques ! Parfois, emportés par le jeu, il arrivait que celui-ci dérape - jeux de pattes, jeux de satrapes - et je me permettais alors d'intervenir d'un « ça suffit les garçons, doucement ! » pour calmer les choses. Combien de fois ais-je eu cette vision Warner Bros ? La scène se fige, ces messieurs de velours la tête tournée vers moi, se donnant une contenance et mon Sherlock, comme un Sylvestre ayant gobé Titi, arborant une superbe touffe de longs poils noirs au coin de la gueule ! J'étais rassurée de les voir ainsi.

La maladie revint alors toquer à notre porte. L'une de mes clientes parisiennes m'avait communiqué les coordonnées de sa belle-sœur, vétérinaire à Grasse. Ce fut un peu la clôture

de la parenthèse, puisque nous retrouvions un médecin impliqué et humain, prenant le temps d'expliquer de manière intelligible les différents points de son diagnostic et de ses conséquences. Sherlock retrouvait ses problèmes de transit. Une batterie complète d'exams nous apprit que ce gros côlon, tel qu'ils l'appellent, ne s'arrangeait pas, bien au contraire. De plus, il apparut que Sa Majesté présentait une dysphasie des deux hanches, sans doute congénitale, qui rendait tout travail d'expulsion douloureux. A trois reprises nous dûmes nous rendre chez ce docteur consciencieux et faire subir des lavements à mon compagnon. Ce fut la première fois où la question d'une fin de vie fut abordée. Je redoutais terriblement d'entendre ces mots. Entre deux rendez-vous je réfléchissais à tout ce qui venait de se passer et me sentais coupable. Ces changements radicaux intervenus dans notre existence n'étaient-ils pas responsables d'un malaise, de perturbations ayant entraînés ces soucis ? La vétérinaire me rassura. En dépit de ces questions de santé, Sherlock avait l'air d'un chat tout ce qu'il y a de plus heureux et de bien dans sa tête. Devant être gardé une nuit en observation à chaque lavement, il s'était déjà fait aimé des trois médecins partageant le cabinet et de leurs assistantes. Un traitement quotidien nous fut donné, de même qu'une alimentation adaptée. Sherlock était en sursis. Au demeurant, ce nouveau traitement fonctionna bien. Sherlock se pliait plus ou moins volontiers à ses soins quotidiens. Je reprenais espoir.

L'agrandissement de son territoire et l'exercice que représentait la vie en communauté, avait fait perdre à Sherlock ses kilos superflus. Il passait son temps à grimper, sauter, escalader tout ce qu'il pouvait trouver pour ce faire. Nous étions très étonnés de l'attitude de nos petits amis. Pipoune et Bidibule, félins presque semi sauvages, étaient devenus casaniers, ne s'aventurant que peu sur la terrasse et encore moins sur les toits alentour. Sherlock, issu d'un urbanisme étriqué, retrouvait le sens inné de ses ancêtres, cette curiosité noble le poussant à découvrir toujours plus loin. Mais il y avait cette chatière. Lors de certaines courses poursuites, nos trois minets se suivaient à fond de train les cales, volant au dessus des marches de l'escalier en colimaçon et débouchant sur la terrasse dans un fracas de porte battante. Et Sherlock restait derrière. Patiemment je montrais le mécanisme à mon colocataire, maintenant la porte ouverte tout en le poussant vers celle-ci afin qu'il y passe. Je finis même par l'attirer sur la terrasse et refermais promptement la porte derrière lui afin qu'il se retrouve seul de l'autre côté. Il devait donc passer par la chatière pour me rejoindre. Surpris, un peu vexé, il commença par s'asseoir sur son séant, la queue bordant ses pattes, et m'offrit son profil. Comment avais-je pu ? Puis, poussé par une digne fierté, il entreprit de pousser la porte de la patte vérifiant ainsi que le mécanisme était en état de marche. Faisant mine de ne pas le regarder, je ne perdais pas une miette de la scène, impatiente d'en avoir la chute. Et Sherlock passa. Ce fut à mon tour d'être envahie de fierté pour mon camarade de vie. Il avait dompté la chose, ses frères n'auraient plus l'occasion de se rire de lui.

Les mois passèrent, une année, six mois encore. A plusieurs reprises nous avons dû augmenter les doses de son traitement, l'organisme s'y habituant. Nous en étions arrivés à deux prises par jour, matin et soir. Il y avait bien un médicament plus fort, pour les nourrissons humains, mais sa commercialisation avait été interdite peu auparavant en raison d'effets secondaires très sérieux. J'avais tenté de l'obtenir par le biais d'une de mes tantes, infirmière, mais son hôpital avait aussi cessé de l'utiliser. J'essayais même, par l'intermédiaire d'amis, de le trouver en Belgique ou en Italie. Mais la communauté européenne avait suivi la France dans la mise au ban de ce produit. Le spectre d'une fin annoncée ressurgissait. A nouveau il fallut des lavements, ce qui impliquait, à chaque reprise, une anesthésie générale. Je posais la question de la chirurgie. N'était-il pas envisageable, puisque tel était le problème, de raccourcir cet intestin paresseux ? Pourquoi pas, mais cela ne réglerait en rien le souci de ses contractions. Un côlon raccourci dont les sphincters ne

fonctionnent que peu ne serait pas plus efficace. J'avais, de surcroît, de plus en plus de mal à soigner Sherlock. Il me fallait le poursuivre dans l'appartement, tant il disparaissait rapidement dès qu'il me voyait approcher des boîtes de médicaments. Je dois avouer qu'il m'arrivait de perdre patience, de le gronder sévèrement pour cela. Et puis il y eut cette petite phrase, en apparence si anodine, mais qui me fit considérablement réfléchir. Lors d'une discussion avec le médecin, celle-ci me dit de ne pas oublier le fait qu'une vie de chat doit être une existence de plaisirs. J'avais omis cela. Les êtres humains sont tellement attachés à leur subsistance insignifiante qu'ils préfèrent souvent prolonger une vie, même misérable, plutôt que de la quitter. Telle n'était pas la philosophie du Chat. Epicure aurait pu être l'un d'entre eux.

Mais comment cela se passait-il, une euthanasie ? Doucement, humainement, le vétérinaire nous expliqua qu'une première piqûre endormirait le patient avant qu'une seconde injection n'arrête le cœur. Tout se passait en douceur. La décision n'appartenait qu'à moi. Quel honneur empoisonné ! Qui étais-je pour décider de maintenir en vie ou non cette Créature si précieuse à mes yeux. ? Qui étais-je pour penser comprendre le message émis par ces pupilles aux profondeurs abyssales, dans lesquelles j'aurais souhaité me noyer mille fois plutôt que de devoir choisir cette alternative ?

Nous en étions au troisième lavement en moins de trois mois. En ces heures où l'on parlait du droit pour un être humain à mourir dans la dignité, avais-je le droit, alors que la législation sur les animaux ne s'embarrassait pas de tant de questions éthiques, de faire subir ce qui s'apparentait à un acharnement thérapeutique à mon Ami ? Une nouvelle visite nous emmena, Sherlock et moi, dans cette jolie villa, dominant Grasse, qui abritait le cabinet vétérinaire. Chat Beauté maigrissait à vue d'œil. La perspective de souffrir pour aller à la selle l'incitait à choisir le jeûne. Il faut nourrir sa maladie disaient nos grands-mères. Si Sherlock ne s'alimentait pas il ne pourrait pas combattre efficacement. Je finissais par comprendre que Sherlock était en train de baisser les pattes. Ce matin-là, un matin de mars, je me suis sentie complètement incapable de prendre la décision ultime. La vétérinaire me laissa seul un moment avec Sherlock. L'auscultation terminée, il s'était réfugié dans cette caisse dont j'avais voulu si longtemps le préserver. J'essayai d'obtenir un signe, m'attendais peut-être à ce que tout d'un coup il s'abaisse à utiliser mon langage pour se faire comprendre. Les yeux remplis de larmes, je ne voyais déjà plus qu'une image trouble. Qu'est-ce que tu veux Sherlock ? Est-ce que tu en a assez ? Est-ce que tu veux continuer ? Qu'est-ce que je dois faire mon Chat ? En guise de réponse, Sherlock ferma les yeux, comme une approbation et tourna la tête. Le vétérinaire revint me disant qu'elle allait procéder à un nouveau lavement pour le soulager et lui permettre de s'alimenter. Je devais rentrer chez moi et prendre le temps de réfléchir.

La vie d'un chat doit être une existence de plaisirs. Toute la journée cette phrase sibylline obséda mes pensées. Je m'en voulais tant de m'être emportée contre Sherlock qui ne voulait pas se soigner. Comment ces Êtres de liberté pouvaient ils accepter longtemps de se soumettre à un enfermement médicamenteux ? Nous avions eu deux ans de sursis, deux belles années. J'étais intimement convaincue que la vie de Sherlock avait été belle et agréable. Mais elle était si courte. Sa Majesté n'avait pas encore douze ans, une soixantaine d'années en somme, c'était si jeune. Je finis par me rendre à l'évidence. J'appelais François au bureau et lui expliquais que ma décision était prise. J'allais assumer ce rôle de soi-disant maîtresse et soulager mon camarade. J'en informais également la vétérinaire qui attendait mon appel.

Je me retrouvais là, dans cette salle d'examen blanche, seule, le docteur étant partie chercher Sherlock, encore sous l'effet de l'anesthésie. François vint me rejoindre. Je lui étais infiniment reconnaissante de ne pas me laisser seule en ces moments. Délicatement, le vétérinaire déposa mon Chat Beauté sur la table d'examen. Je le trouvais si maigre, moi qui m'enorgueillissais naguère d'avoir un chat de huit kilos. Ces poils étaient collés par les soins, il

ressemblait tant à une petite chose misérable, je n'avais pas le droit de laisser cela perdurer. C'était par trop indigne de lui. Là encore le médecin nous laissa seuls. Je lui parlais tout doucement, le caressant, l'embrassant, encore, baisant ses pattes que je révérais. Ses yeux étaient mi-clos et donnaient des signes d'activités, peut-être rêvait-il ? Cette suggestion fit sourire le médecin. J'avais manqué la première piqûre. Je n'avais pas été là lors du dernier assoupissement de Sa Majesté, il s'était installé dans les bras de Morphée sans moi. Il eut été stupide, irrespectueux, cruel même, d'attendre qu'il se réveille pour le replonger dans le sommeil. Je ne devais pas avoir ce caprice, tous ces traitements n'étaient que trop suffisants. Il me fallut signer plusieurs formulaires, des décharges, des autorisations diverses. Sordide.

Je me penchais vers mon Ami, le câlinais à nouveau. Le médecin prépara l'injection létale, chercha une veine pour la piquer. Je tenais la patte de Sherlock dans ma main, lui parlais encore, lui chuchotais tous ces mots d'attachement profond que je lui avais dit mille fois au cours de notre vie commune. Ils prenaient alors toute leur ampleur, leur signification, leur réalité. « C'est fini », entendis-je, le médecin tenant un stéthoscope contre le cœur de mon Camarade. Je n'avais pas besoin de cette déclaration, je le savais déjà. Le regard fixé sur ses yeux entrouverts, je les avais vus s'éteindre littéralement, impression forte et infiniment durable. La blouse blanche s'éclipsa, je plongeais mon visage dans le cou de Sa Majesté pour le respirer une fois encore.

Cette nuit-là, lorsque j'allais me coucher, épuisée par tant de larmes versées, Bidibule vint s'allonger contre moi, à la place de Sherlock, pour la première fois. Que s'étaient-ils promis ?

Quelques jours passèrent. Un courrier me parvint, sobre, laconique, lapidaire : nous avons procédé à l'incinération de votre animal. Mon animal ? Je n'avais jamais vraiment perçu Sherlock ainsi.

Une nouvelle année s'écoula. François et moi avons décidé de nous marier, peu avant le départ de Sherlock. Ces mois furent donc occupés par les préparatifs de la cérémonie. Régulièrement, mes rêves me ramenaient mon camarade, me poussant à attendre la truffe familière à mon réveil. De temps à autres aussi, je croyais l'apercevoir, silhouette fugace passant derrière un fauteuil. Ces événements étaient générateurs de secondes de bonheur suivies d'une profonde tristesse, une part de moi manquait.

Nos « ouis » échangés et fêtés, nous nous envolâmes pour le Viêt-Nam, pays fascinant et déroutant. Un simple aller-retour en poche, nous partîmes nez au vent, découvrir ses richesses. Nos pas nous conduisirent jusqu'à la capitale impériale de Hué. La cité des N'Guyen regorge de bâtiments, de cours, de jardins magnifiques, rehaussés de la beauté des frangipaniers en fleurs. Le quartier des Reines Mères nous plût particulièrement. Nous passâmes du temps à flâner dans sa succession de patios, de plans d'eaux ornés de nénuphars, de manguiers immenses. Sous une colonnade, j'aperçus deux minuscules boules de poils se poursuivant, s'attaquant pour jouer, courant après leur propre queue. Irrésistiblement attirée je me rapprochais doucement d'eux. L'une de ces petites choses était noire et blanche, taoïsanter. M'accroupissant, je fus aussitôt assaillie. Les chats, face à des inconnus, s'approchent, se font admirer, reniflent, s'offrent à la caresse comme une faveur accordée. Ce Yin et Yang félin se précipita sur moi, monta sur mes genoux et s'enroula sur lui-même pour entamer une petite sieste confortable sans toutes ces cérémonies. J'étais stupéfaite. Du bout des doigts je flattais cet Etre minuscule et recevais en retour ces vibrations sonores, lénifiantes comme un jardin Zen. François nous regardait, amusé, tout comme l'autre chaton resté à distance. Bien sûr, je me sentais honorée d'avoir été ainsi prise d'assaut. Ces petits chats devaient déjà avoir l'habitude des visiteurs et des câlins potentiels qu'ils représentaient. Pourtant, le camarade de mon petit copain ne semblait pas particulièrement intéressé. Yin Yang était-il particulièrement

téméraire, sans gêne ? Ressemblais-je à sa maîtresse ? J'en étais à ces réflexions étonnées, lorsque je me souvins : les Chats ont neuf vies.